

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°14 – avril / mai 2008

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

NOVALIS : Un poète qui s'avance au-devant de nous, et dont la pensée nous précède, comme celle d'un Jacob Bœhme ou d'un Paracelse. Or, jusqu'à quand repousserons-nous le moment d'aller à sa rencontre ? Combien de temps encore sera-t-il possible de le rejoindre ? Laisserons-nous le chemin qui nous y conduit devenir impraticable ? Ce chemin qui, mystérieusement, va vers l'intérieur, s'ouvre à nous, si nous désirons nous y engager. Il porte le nom du poète romantique allemand Novalis, et son visage admirable en forme le commencement et, d'une certaine manière, le terme.

Documents biographiques et littéraires, documents spirituels aussi, publiés ici, en faciliteront l'approche.

« Imprégné de mysticisme piétiste par son éducation première et par la lecture de Zinzendorf, se rattachant, par l'intermédiaire du piétisme, à la grande tradition mystique de l'Allemagne qui, née dans les ermitages et les couvents du moyen âge, s'épanouit chez un Eckart, un Suso, un Tauler, chez les Amis de Dieu ou dans la *Théologie allemande*, pour se continuer chez Luther ou chez Jacob Bœhme, – initié par la lecture de Plotin au mysticisme néo-platonicien, familier avec le panthéisme de Spinoza et avec l'idéalisme de Fichte dont il perçoit les affinités profondes avec le mysticisme chrétien, – Novalis a trouvé dans les *Hymnes à la Nuit*, des accents vraiment originaux et profonds, pour dire ses intuitions religieuses, pour chanter l'aspiration nostalgique qui l'entraîne loin du monde terrestre et des réalités visibles, vers ce monde spirituel invisible et mystérieux où l'a précédé sa bien-aimée, et où il tend, de toutes les forces de son âme, à la retrouver. »

Henri Lichtenberger, *Novalis*, 1911.

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE



Novalis als Jüngling.
Im Besitz der Familie von Garbenberg
in Oberweißbach

Né le 2 mai 1772 à Wiederstedt, domaine familial situé dans le comté de Mansfeld, il ne se distingua absolument pas durant ses premières années. Il était maladif, son esprit sommeillait aussi. Sa sœur, qui n'avait qu'un an de plus que lui, avec qui il fut éduqué, et qu'il aimait d'une intime affection, comme ses deux frères venus après lui, apprit intentionnellement les éléments des sciences pour l'encourager à apprendre par amour en sa compagnie. Et la chose réussit. L'esprit de piété qui régnait dans la maison familiale eut sur lui de bonne heure une influence importante, quoiqu'il n'ait fait sentir son plein effet que dans les dernières années de sa vie. Son père, infatigablement actif, qu'un affairément incessant pousse toujours à l'ouvrage, et pour qui les devoirs de sa profession et ceux de la charité sont plus sacrés que tout, ne fut pas en mesure de se charger lui-même de l'éducation de son premier-né, en raison de ses multiples affaires, qui pour une part l'obligeaient à voyager. Ce que sa mère, dont la disposition pieuse était en accord avec celle de son père, et à laquelle notre Friedrich tenait d'un amour enfantin, avait commencé elle-même et avec l'aide de sa fille aînée dès les premières années de son enfance, des précepteurs allaient désormais le poursuivre et le parachever. À partir de neuf ans, après qu'il eut surmonté une grave maladie, son esprit s'éveilla ; il progressa alors à très grands pas en langues anciennes et en histoire ; les poésies et les contes étaient son divertissement favori, et ses trois frères et sœurs les plus âgés ses seules fréquentations. D'orientation et d'idées, ses parents étaient amis des Frères moraves, et s'en trouvaient bien et heureux. Fallait-il leur faire grief de vouloir transmettre ce bien à leurs enfants ?

Avec leur fille aînée, leur vœu fut accompli ; il n'en fut pas de même à l'époque avec leur fils aîné. Ce dernier devait être instruit des principes de la religion chrétienne par le prédicateur de Neudietendorf – colonie des Frères moraves située entre Erfurt et Gotha. Son âme enfantine, son sens esthétique et aussi sa piété sans doute y eussent trouvé leur compte. Mais comment son esprit désormais éveillé, cherchant à s'élever et à conquérir et l'autonomie et la science, pouvait-il se laisser enfermer dans les limites étroites que la foi impose ici à la recherche et au savoir.

August Cœlestin Just (1750-1822)

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET
TÉMOIGNAGES

L'ATHENAEUM

A t h e n a e u m.

Eine Zeitschrift

von

August Wilhelm Schlegel

und

Friedrich Schlegel.

D r i t t e r B a n d.

Berlin, 1800.

bei Heinrich Grölich.

Les expériences plus ou moins agréables qu'August Wilhelm et Friedrich Schlegel avaient faites en collaborant à diverses revues littéraires, les incitèrent à avoir une revue à eux, dans laquelle ils pourraient faire connaître les idées nouvelles sans être en butte aux ingérences des directeurs de publication.

August Wilhelm Schlegel avait tout d'abord pensé à une feuille qui ferait surtout des comptes rendus, un peu dans le genre de l'*Allgemeine Literatur-Zeitung* d'Iéna. La conception de Friedrich Schlegel était plus ambitieuse ; il voulait faire de l'*Athenaeum* l'organe de l'ensemble des idées romantiques.

La plupart des articles étaient rédigés par les frères Schlegel (August Wilhelm apportant surtout des critiques et des traductions), mais des contributions importantes sont également dues à Friedrich von Hardenberg, Friedrich Schleiermacher et August Wilhelm Hülsen. À côté de la célèbre recension du *Wilhelm Meister* de Goethe, le second numéro publiait un recueil de 451 aphorismes aux thèmes les plus variés, rédigés en majeure partie par Friedrich Schlegel, et qui sont connus sous le nom de fragments de l'*Athenaeum*. La forme du fragment correspondait à la répugnance de Friedrich Schlegel à exposer ses idées dans un système clos, elle lui permettait en outre de présenter *la masse de pensées la plus grande dans l'espace le plus petit*. À côté de nombreux énoncés critiques et moraux, les fragments de l'*Athenaeum* esquissaient la théorie de la poésie romantique.

La poésie romantique est une poésie universelle progressive. Sa destination n'est pas simplement de réunir à nouveau les genres séparés de la poésie, et de mettre en contact la poésie avec la philosophie et la rhétorique. Elle veut, et elle doit aussi, tantôt mêler, tantôt fondre ensemble la poésie et la prose, le génie et la critique, la poésie artistique et la poésie naturelle...

Cette synthèse à laquelle on aspire, ne peut être réalisée par un effort unique, mais seulement par un processus d'approximations progressives.

Quelques fragments gravitent autour des concepts de la réflexion poétique et de l'ironie, idées par lesquelles Friedrich Schlegel a exercé une influence profonde sur l'esthétique moderne.

Le *Dialogue sur la poésie* publié dans le premier numéro du tome trois, expose la théorie littéraire romantique d'une manière relativement complète. *Sur la mythologie*, qui constitue l'une des parties de ce *Dialogue*, recherche la condition préalable pour retrouver une base intellectuelle unifiée pour tout art et toute science future, et constate en le déplorant qu'*il manque... à notre poésie un centre comme la mythologie en fut un pour les Anciens*. La direction vers

l'élément religieux que l'on reconnaît ici, est plus nette encore dans la suite d'aphorismes *Idées*, dont le thème principal est une version du concept de religion à l'écart des Églises, où la religion est définie comme la fusion de la poésie et de la philosophie.

Friedrich Schlegel a écrit plus tard, au sujet de ce tournant de la tendance de l'*Athenaeum* : *Au commencement... la critique et l'universalité étaient le but prédominant, dans les parties ultérieures, la chose la plus essentielle c'est l'esprit du mysticisme*, en quoi il entendait par *mysticisme* un symbolisme poétique. Les critiques, traitées volontairement en *diableries* par leurs auteurs et d'une *sublime insolence*, ont soulevé des réactions véhémentes. Il est vrai que Goethe s'est exprimé avec une bienveillance extrême au sujet des *ingrédients schlegéliens* en leur qualité de stimulants *du vide et de la paralysie... de notre presse allemande*, mais à Leipzig et à Berlin, ces centres de l'*Aufklärung* finissante, ce fut le refus radical. Néanmoins, l'*Athenaeum* fut suspendu après son sixième numéro, moins parce que le public s'en désintéressait qu'en raison d'autres projets qui, pour les auteurs, passaient au premier plan.

L'*Athenaeum* fut le manifeste littéraire le plus important du début du romantisme. Les idées répandues par cette revue ont été mises en œuvre, élargies et modifiées dans une foule d'écrits poétiques, de critique littéraire, historiques et politiques. L'*Athenaeum* a été à l'origine d'une vaste transformation des idées dans presque tous les domaines de la vie culturelle.

— 158 —

III.

Hymnen an die Nacht.

1.

Welcher Lebendige, Sinnbegabte, liebt nicht vor allen Wanderscheinungen des verdeckten Raums um ihn, das allerfreulichste Licht — mit seinen Farben, seinen Strahlen und Bogen; seiner milden Nähe gegenwart, als weckender Tag. Wie des Lebens innerste Seele atmet es der rustlosestern Nischenwelt, und schwimmt *tanzen* in seiner blauen Hölle — atmet es der funkelnde, ewigrühende Stein, die sanfte, saugende Pflanze, und das milde, brennende, vielgesaltete Thier — vor allem aber der herrliche Fremdling mit den starrsehen Augen, dem schwebenden Gange, und den sorgeschlossenen, zureichenden Lippen. Wie ein König der irdischen Natur ruft es jede Kraft zu jüblichen Verwandlungen, knüpft und löst unendliche Bündnisse, hängt sein himmlisches Bild jedem irdischen Wesen um. — Seine Gegenwart allein offenbart die Wunderherrlichkeit der Reiche der Welt.

C'est dans le tome III de l'*Athenaeum* que paraîtront pour la première fois les *Hymnes à La Nuit* de Novalis.

I

Quel est l'être doué de sens, l'être vivant qui n'aime pas, dans le miracle des apparitions de cet espace immense autour de lui, avant tout la lumière avec ses couleurs, ses rayons et ses ondes, – l'apaisement et la douceur de son omniprésence quand elle est le jour qui se lève ? C'est elle, ainsi que l'âme intime de la vie, que respire l'univers géant des astres inlassables, et il nage en dansant dans l'azur de ses flots ; c'est elle que respirent l'étincelante pierre en éternel repos, et la plante méditative qui est toute succion, et le sauvage, et l'ardent, le multiforme animal, – mais plus que tous encore le magnifique étranger avec ses yeux pensifs, sa démarche sans poids et ses lèvres mélodieuses, délicatement closes. Comme un monarque de la Nature, ici-bas, elle appelle chaque force à des métamorphoses innombrables, noue et défait sans fin les unions, de sa céleste image auréolant chaque être sur la terre. – Et sa seule présence révèle la magnificence des royaumes de ce monde.

(Traduction Armel Guerne).

— 33 —

An Novalis.

Nicht auf der Gränze schwebst du, sondern in deinem Geiste haben sich Poesie und Philosophie innig durchdrungen. Dein Geist stand mir am nächsten bey diesen Bildern der unbegriffenen Wahrheit. Was du gedacht hast, denke ich, was ich gedacht, wirst du denken, oder hast es schon gedacht. Es giebt keine Verständnisse, die das höchste Einverständnis nur bestätigen. Allen Künstlern gehört jede Lehre vom ewigen Orient. Dich nenne ich statt aller andern.

A la page 33, se trouve cette dédicace de Friedrich Schlegel à Novalis

A Novalis

Tu n'es pas resté hésitant à la frontière, au contraire, dans ton esprit, poésie et philosophie se sont intimement pénétrées. C'est ton esprit qui était le plus proche du mien devant ces tableaux de la vérité incomprise. Ce que tu as pensé, je le pense ; ce que j'ai pensé, tu le penseras ou tu l'as déjà pensé. Il est des malentendus qui ne font que confirmer l'entente au plan le plus élevé. À tous les artistes appartienne chacune des doctrines de l'Orient éternel. C'est toi que je nomme pour tous les autres.

(Traduction Vincent Choisnel).



HENRI BLAZE

Goethe et Novalis

Deux extraits de son *Essai sur Goethe*.

I

C'est cette impassibilité du génie qui fait sa force et sa grandeur. Il ne se laisse distraire ni par les bruits de la multitude qui varie à toute heure, ni par les sollicitations de sa vanité qui l'invite sans cesse à produire. Sûr de son lendemain, il ne se hâte pas ; avec lui chaque chose a son temps ; il laisse l'idée passer à loisir par toutes ses transformations. Tel m'apparaît Goethe. Son indifférence à l'égard de toutes les passions de la vie, ce calme inaltérable qu'il apportait dans ses rapports avec ces êtres charmants que le hasard jetait tremblants sur son chemin, cette attitude imposante, mais froide, cet air de grandeur et de sérénité qui ne s'est pas démenti même vis-à-vis de la mort ; tout cela me semble l'espace immense de cette carrière où tout se développe et grandit avec aisance et liberté. En face d'une si puissante manifestation de l'intelligence, on ne sait que penser. C'est au point qu'à moins d'avoir le cœur rongé par le ver de la critique et de porter sur toute chose sa vue inquiète et chagrine, lorsque de pareils hommes ont reçu la consécration de la mort, et que les misères de l'existence ne sont plus là pour démentir à toute heure les beaux rêves de l'imagination, on se demande s'ils ont bien pu vivre parmi nous, et si ceux que la nature a doués ainsi de toutes les forces essentielles à la création n'appartiennent pas plutôt à cette race de mortels sublimes que les anciens célébrent sous le nom épique de demi-dieux.

Cependant on rencontre çà et là, dans le jardin de la poésie, de blondes et pâles figures qui, – pour ne s'être jamais élevées jusqu'au vaste travail d'une composition épique, pour s'être arrêtées à ce point de la vie où les facultés, au lieu de s'évaporer en l'air et de se disperser, se condensent en quelque sorte et se ramassent ; où les idées, au lieu de s'effiler une à une, se rassemblent dans un tissu plus solide, – n'en garderont pas moins autour de leurs tempes

mélancoliques un aimable rayon de gloire. Ainsi Novalis n'a jamais fait une œuvre : le livre que nous avons de lui n'est guère qu'une suite de fragments suaves et purs que l'amour seul relie entre eux ; Novalis n'a point laissé de composition achevée ; la mort l'a surpris doucement comme il effeuillait, sur le bord du ruisseau d'Ophélie, la pâle fleur de ses sensations ; et quel poète, quelle nature choisie et destinée à vivre toujours dans les intelligences pures et délicates ! Ce n'est pas le génie, c'est son ombre. Au lieu de s'abandonner à ces premières émotions, si Novalis eût voulu, dès le premier jour, écrire quelque grand poème tout rempli de théories sociales, qu'en serait-il advenu ? D'abord le souffle lui aurait manqué ; les détails merveilleux dont sa poésie abonde, perdus dans des dimensions trop vastes, n'auraient pu racheter l'inégalité de l'ensemble ; le chef-d'œuvre serait oublié aujourd'hui, et l'auteur de *Henry* [sic] *d'Ofterdingen* eût renoncé à ce que l'art des vers a de plus doux, à cette naïve et fraîche inspiration de la nature, qui est comme la première coupe de la poésie.



Maison de Goethe à Weimar, sur les bords de l'Ilm, en 2005

II

Cette humeur inquiète, qui venait à Goethe de la mélancolie qui s'attache aux vieillesses glorieuses et les accompagne jusqu'à la tombe, se révélait surtout dans l'intimité de sa conversation, où l'ont surprise ceux qui l'abordaient dans les dernières années de sa vie. Voici ce qu'il disait à Falk dans un de ces accès : « Il en est aujourd'hui de la république des lettres en Allemagne absolument comme de l'empire romain à l'époque de la décadence, lorsque

chacun voulait gouverner et qu'on ne savait plus quel était l'empereur. Les grands hommes vivent tous exilés, et le premier aventurier qui se rencontre, pour peu qu'il compte sur les soldats et sur l'armée, se proclame aussitôt empereur. Au point où nous en sommes, on ne regarde plus au nombre ; quelques-uns de plus ou de moins, peu importe. L'empire romain n'a-t-il pas eu trente empereurs à la fois ? Wieland et Schiller sont déchus de leur trône. Combien de temps vais-je garder sur mon dos mon antique pourpre impériale ? Qui le sait ? À coup sûr, ce n'est pas moi. Quoi qu'il en puisse advenir, je veux montrer au monde que cette royauté ne me tient point à cœur, et supporter ma déchéance avec le calme et la résignation qu'une âme forte oppose aux coups de la destinée. – Ça ! de quoi parlions-nous donc ? Ah ! des empereurs ! C'est bien ! Novalis ne l'était pas encore ; mais, avec le temps, il ne pouvait manquer de le devenir. Quel dommage qu'il soit mort si jeune, d'autant plus qu'il avait devancé son temps en se faisant catholique ! N'a-t-on pas vu, s'il faut en croire les gazettes, des jeunes filles et des étudiants se rendre en pèlerinage à son tombeau, et le joncher de fleurs ? J'appelle cela un début glorieux et qui donnait dans l'avenir de grandes espérances. Pour moi, comme je lis fort peu les gazettes, je supplie mes amis, toutes les fois qu'il y aura quelque canonisation de cette espèce, de ne pas négliger de m'en faire part. Tieck aussi fut empereur quelques jours, mais cela ne dura guère : il eut bientôt perdu son sceptre et sa couronne. On lui reprocha sa douceur, sa clémence, ses mœurs de Titus. Le gouvernement exige plus que jamais aujourd'hui une main ferme et puissante, et, je n'hésite pas à le dire, une sorte de grandeur barbare. Ensuite vint le tour des Schlegel, Auguste Schlegel, premier du nom, et Frédéric Schlegel II. Tous les deux régnèrent avec autorité, en monarques absolus et despotes. Chaque matin des proscriptions nouvelles ou des exécutions ; les listes se couvraient de noms, les échafauds se dressaient. C'était merveille ! De temps immémorial, le peuple aime fort toutes ces choses-là. »

[...]

Quant à nous, nous ne saurions approuver cette ironie qu'il affecte à l'égard de Novalis. Il sied mal à sa vieillesse puissante de poursuivre jusque dans la mort cette nature inoffensive et douce. Chez Novalis, Goethe en veut encore plus au catholique qu'au poète, nous aimons à le croire ; ainsi, du moins, toute arrière-pensée de fausse jalousie s'efface. [...] La mort est une consécration qui commande aux vieillards le respect de la jeunesse. Ce n'est point à Goethe, respectable à tant de titres, d'y manquer.

NOVALIS ET L'INITIATION

Novalis, ma « vraie patrie ».

I

Lequel d'entre nous, avant d'avoir rejoint sa « vraie patrie », pourrait-il affirmer : l'Oberland, voilà ma vraie patrie ! Ou bien la « Terre promise de l'Union divine », voilà ma vraie patrie ! Ou encore ma vraie patrie, c'est le « désert » ! C'est pourquoi la question initiale reste celle-ci : « Ma vraie patrie est-elle *dans* ce monde-ci ou bien est-elle *là-bas* ? » Pour percevoir ce dont il s'agit avec ce « là-bas », pensons à l'expérience d'un poète comme Novalis (1772-1801) : La lumière, la Nuit, l'Éther. Avant qu'il ne s'engage dans sa démarche spirituelle, dans les circonstances douloureuses que l'on sait – la mort de sa très-jeune fiancée, Sophie, – sa « vraie patrie » lui paraissait être ce monde-ci (la lumière, le Jour). Durant les semaines qui suivirent la disparition de Sophie (cf. son *Journal intime après la mort de Sophie*), il eut la révélation que sa « vraie patrie » était *là-bas*, qu'elle était la Nuit, le monde de la Bien-aimée – ce monde que l'on désigne sous le nom de *Terre céleste* (l'Oberland de Rulman Merswin, *Hûrqalyâ*). Cependant, lorsqu'il rejoignit cette patrie qu'il avait cru sienne, ce fut pour s'apercevoir qu'elle en dissimulait une seconde, et que, depuis l'horizon de cette Terre céleste qu'il avait atteinte, s'en découvrait une nouvelle qui était l'Éther, selon son expression, et que c'était elle, cette fois, la « vraie patrie » dont il avait eu la nostalgie, *Sophia*, la Sagesse divine à laquelle il n'avait finalement cessé d'aspirer. C'est pourquoi il dira une première fois, dans *Astralis* : « Ce qu'on croyait, en fait, être arrivé déjà, / On peut le voir, de loin, qui seulement s'avance », et qu'il écrivit ensuite à Tieck, quelques mois avant sa mort, à propos de *Henri d'Ofterdingen* : « Il faut voir dans mon roman l'antipathie envers la lumière et l'ombre, la nostalgie de l'Éther clair, chaud et pénétrant » (18 juin 1800). Il sera toujours temps de reconnaître chacun sa « vraie patrie », son « là-bas » ; pour l'heure, il est question de nous mettre en route, de répondre à l'Appel, si nous avons reconnu que notre « vraie patrie » est plutôt *là-bas* que *dans* ce monde-ci.

II

« C'est intérieurement que va le chemin mystérieux », dit Novalis. Et Jacob Bœhme écrit lui-même : « Où veux-tu aller chercher Dieu ? Dans l'abîme au-dessus des étoiles ? Tu ne le trouveras pas.

Cherche-le dans ton cœur, dans le centre de l'engendrement de ta vie.» Le chemin mystérieux qu'évoque le poète romantique allemand est ce chemin qui doit nous faire parvenir *là-bas*, dans notre « vraie patrie », et c'est intérieurement que nous devons le suivre : dans le cœur, d'abord, ou l'âme, plus précisément en cette région de l'âme « où le monde intérieur et le monde extérieur sont en contact » ; ensuite, dans l'intimité du cœur ou de l'âme, autrement dit dans le « monde intérieur » (voie théosophique) ; dans le secret de l'âme, au-delà des mondes extérieur et intérieur, enfin, là où siège « l'étincelle de l'âme », cette « étincelle », explique Jean Tauler, dans un de ses *Sermons* (LVIV), qui « vole à la hauteur où est sa place, en sorte que l'intellect ne peut pas la suivre, car elle ne repose pas avant d'être retournée dans le Fond d'où elle est issue, où elle se trouvait avant d'être créée » (voie métaphysique). De toutes les manières, ce n'est pas dans l'« abîme » qui est « au-dessus des étoiles », selon l'expression de Jacob Bœhme, qu'il convient de chercher Dieu – ou la Dêité, ou le Soi. Nous ne cherchons pas un lieu qui serait « au-dessus des étoiles », un *ailleurs*, mais une « vraie patrie », et cette « vraie patrie » est à chercher dans le cœur, « dans le centre de l'engendrement de [la] vie ». Toute démarche spirituelle, en réponse à l'Appel reçu, s'inscrit par conséquent dans une perspective d'intériorité, et d'engendrement, selon ce qu'en dit l'Évangile de Jean (3, 7) : « Vous devez être engendré de nouveau, si vous voulez voir le royaume de Dieu. »

III

« Novalis peut nous servir d'éclaireur, affirmait *Rudolf Steiner*, d'étoile conductrice pour que, le suivant dans notre sentiment, nous ayons aussi la volonté de nous élever jusqu'à lui dans la connaissance. » C'est ainsi que le poète romantique allemand apparaît comme notre « vraie patrie », si nous manifestons la volonté « de nous élever jusqu'à lui », tandis que lui-même s'avance au-devant de nous, comme une « étoile conductrice », depuis *là-bas*, l'Oberland, la Terre céleste, et si nous croyons à sa promesse de nous désigner, au terme du chemin qui va intérieurement, notre « vraie patrie » et la sienne : « l'Éther clair, chaud et pénétrant ».



NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

CATALOGUE 2008

Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^e novembre 1900.

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [*sic*], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercur de France*, tome XVI, 1895.

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût

se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [*sic*]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Les parens [*sic*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

Frédéric von Hardenberg.

SOMMAIRE

Document biographique

August Coelestin Just (1750-1822) : *Témoignage*.

Documents littéraires et témoignages

« L'Athenaeum », *Poètes du romantisme allemand*, 1976.
Henri Blaze, Deux extraits de son *Essai sur Goethe*, préface du *Faust*
de Goethe, traduit par le même, Paris, 1859.

Novalis et l'initiation

Jean Moncelon, Novalis, ma « vraie patrie », 2008.

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France
Catalogue 2008



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2008